

Augustin Bonnet remontait la rue de Lille avec entrain. Il adorait traverser la bourgade de Wazemmes le matin. Les cris des marchands de lait, venus de leur campagne, répondaient aux « pichon, merlens » des poissonniers. Les bruits des fabriques étaient rarement aussi présents qu'à ces heures matinales. De jeunes crieurs rivalisaient d'énergie pour vendre le Progrès, ou l'Echo du Nord. Même si la curiosité le tirait par moment, Augustin s'était fixé comme règle de ne jamais engraisser la concurrence. Il ne consultait donc ces journaux que dans les cafés. Certes, la qualité rédactionnelle de « L'Abeille Lilloise », qui l'embauchait, était loin de valoir celle de ces glorieux aînés, mais la sympathie qu'il éprouvait pour Monsieur Henri, son patron, l'avait conduit à prêter ce serment qu'il entendait bien respecter, bien qu'il l'eût toujours jugé ridicule. Somme toute, « L'Abeille » n'était qu'un petit hebdomadaire illustré, vaguement satyrique, destiné aux lectures familiales dominicales. Ce choix, Henri Dupont voulait malgré tout le porter bien haut. Et la façon dont il parlait de son combat pour une presse indépendante, parfois la main sur le cœur, souvent la larme à l'œil, toujours la voix tremblante, ne pouvait manquer d'attendrir Augustin, qui le soutenait donc officiellement.

Il travaillait pour Mr Henri depuis maintenant 2 ans. Une fois achevée sa formation de lettres à la prestigieuse Sorbonne, il était rentré chez ses parents. Ceux-ci, propriétaires de quelques filatures, s'étaient longtemps lamentés du caractère rebelle et passionné de leur fils aîné. Mais quand leur cadet, Jean-Baptiste, avait commencé à montrer de réelles dispositions pour la gestion de l'entreprise Bonnet, ils s'étaient consolés, et avaient accepté la mort dans l'âme le fait d'avoir un parasite à la maison. Leur fortune personnelle leur permettait d'assurer sans aucun problème la subsistance de cet oisif poète, et lui avait très tôt appris à profiter des largesses de ses parents, et de n'écouter que d'une oreille leurs sempiternelles rengaines. Il s'était très rapidement fait aux incessantes comparaisons avec son frère, et celles-ci l'amusaient plus qu'elles ne le dérangeaient, comme l'intellectuel paresseux méprise mollement le courageux travailleur.

Cependant, son penchant pour l'aventure et la littérature l'avait poussé, un certain jour de 1849, à se présenter à un petit atelier de la Place aux Oignons, répondant à une annonce qu'il avait lu dans le Progrès. Un nouveau journal satyrique naissait à Lille, et les termes « indépendance », « liberté », « refus de se taire » et « debout » avaient attiré son attention. L'ambiance de la première réunion de ce qui allait devenir « L'Abeille Lilloise » fut d'ailleurs d'une rare flamboyance, le discours du fondateur Henri Dupont d'une formidable frénésie. Tous les participants – il y avait, outre Augustin et Mr Henri, Danielle Thiriez, illustratrice, et François Descamps, apparemment autant journaliste que pouvait l'être Augustin – se sentirent alors investis d'une grande mission d'information et de contre-pouvoir. L'excitation de la 2^{ème} République à son paroxysme.

Deux ans plus tard, Augustin adorait son métier. Certes, il devait toujours emprunter des sommes relativement importantes à ses parents pour assurer le train de vie qu'il considérait mériter, mais il se sentait utile, et le fait de se lever le matin pour aller travailler lui paraissait déjà un gage de participation active à la vie de la cité. De plus, il goûtait fort son rôle de témoin de la vie quotidienne. Il était en effet responsable des pages culturelles de la gazette. Cette appellation englobait toute une série d'articles sur les divertissements des lillois. Cette activité l'avait certes entraîné loin de la politique et des faits-divers, ses premiers amours, mais il pouvait ainsi cultiver officiellement son goût pour les concerts, les tavernes, les spectacles en tous genres que pouvait offrir la vie lilloise.

Il se rendait aujourd'hui aux bords des canaux de l'Arbonnaise, à Esquermes. Cette petite commune jouxtant Wazemmes avait longtemps été le théâtre de ses jeux d'enfants, et il avait suggéré à Mr Henri une petite série d'articles raillant gentiment cette bourgeoisie lilloise profitant des derniers rayons de soleil pour arpenter les bras de rivière en petites barques plates, ou faire courir les enfants dans les grands parcs de la commune. Il devait à cette

occasion rejoindre Danielle, l'illustratrice qui serait chargée de tendrement accentuer l'aspect ridicule de ces familles modèle.

Il passa devant la Guinguette de la Bonne Aventure. Comme tous les dimanches, il finirait certainement sa soirée dans cette immense bâtisse, temple des plaisirs et de la volupté lilloise. Il s'avança vers l'entrée, désireux de regarder le programme du soir. Desrousseaux se produisait. Augustin adorait ce chanteur. Il se promit de ne pas arriver trop tard, ni trop ivre, pour pouvoir profiter pleinement des chansons du grand homme. Puis il reprit la rue des Sarrazins, manquant au passage de se faire renverser par un vinaigrier lancé à vive allure. Le cocher harrangait la foule pour se frayer un passage.

« Ah, les riches ! Ils ne comprennent rien à Wazemmes », ne put s'empêcher de penser Augustin, ne parvenant pas à s'inclure dans cette frange honni de la population.

Il avait donné rendez-vous à Danielle à la Poire d'Or, rue d'Iéna. Augustin adorait cet endroit. Il peinait toujours à rentrer dans les cabarets les plus crasseux et les plus mal fréquentés de Wazemmes. Bien que son cœur se portât de plus en plus vers la ferveur ouvrière, et le combat républicain contre la bourgeoisie conservatrice, une partie de son éducation ne pouvait s'accoutumer à ces endroits insalubres, dont l'odeur lui agressait la gorge et les narines quand il en franchissait le seuil. Rien de cela à la Poire d'Or. Le lieu était propre, élégant, même, dans son style flamand. Un gros Bacchus trônait au milieu de la salle, incitant ironiquement les clients, qui n'avaient de toute façon nullement besoin d'être poussé.

Il poussa la délicate porte vitrée ornée de rideaux colorés, et constata que l'établissement était déjà à moitié plein, même à 10h du matin. La plupart des clients sirotaient une bière au comptoir. Quatre vieux à une table étaient prêts à en venir aux mains pour une obscure règle oubliée dans leur partie de whist. L'intervention toujours aussi maternelle de la patronne, l'accorte Sophie, eut tôt fait de calmer les esprits.

Augustin prit place près de la fenêtre. Il aimait la lumière du matin à travers la vitrine du bar. Son regard se porta sur le comptoir. Il connaissait de vue la plupart des clients, et leur adressa un discret signe de la tête. André le Géant, figure emblématique du quartier, leva sa pinte sa pinte vers lui en clignant de l'oeil. Augustin lui renvoya son sourire le plus chaleureux. Il appréciait la gouaille du colosse, mais se sentait toujours gêné quand celui-ci venait engager la conversation avec lui. Sa puissante voix faisait de leur table le centre du monde, et dans cet univers Wazemmois, Augustin préférait la discrétion, comme s'il n'osait réellement revendiquer sa totale appartenance à ce quartier.

Sophie s'approcha de sa table, et, comme à son habitude, déposa un baiser sur la joue d'Augustin.

« Salut, Augustin. Qu'est-ce que je te sers ? »

Les yeux plongés dans le décolleté avantageux de la patronne, Augustin ne pu s'empêcher de rougir. Toujours amusée par la timidité du jeune homme, Sophie se pencha un peu plus.

« Sophie, tu vois bien que tu le mets dans tous ses états, avec tes nichons. Mets lui une bière sur mon compte, et la même chose pour nous ! »

Tous explosèrent de rire. Augustin bredouilla quelques remerciements à l'intention d'André quand sa bière arriva. Voilà pourquoi il préférait ne pas trop s'approcher du Géant. D'un autre côté, il avait toujours admiré la facilité de ces gens à parler de sujet qui le faisait mourir de honte, comme les fesses d'une cliente, ou les seins de la patronne.

La salle s'étant calmée, Augustin continua son tour d'horizon de la clientèle. La plupart des hommes présents étaient seuls, le nez plongé dans leur verre, ou les yeux rivés sur le Progrès. L'Abeille Lilloise n'avait pas sa place dans un bistrot de ce type. La plupart des clients se vantaient d'appartenir à la frange anarchiste de la gauche lilloise, bien que très peu d'entre eux n'eussent jamais lu les écrits de Proudhon, ou les articles d'Auguste Blanqui.

La porte s'ouvrit, pour laisser entrer un homme qu'Augustin avait déjà souvent croisé. Il ne connaissait pas son nom – il lui semblait se souvenir d'un Alexandre, mais le souvenir

était flou. Plus âgé que lui de quelques années seulement, le nouvel arrivant avait toujours impressionné Augustin.. Athlétique, très séduisant, il émanait de lui ce curieux mélange d'intelligence rare et de mépris du danger. Le genre de gars que tout homme voudrait être, et que toute femme voudrait avoir.

Il s'avança jusqu'au bar, déposa un baiser léger sur la joue de Sophie en lui glissant un mot à l'oreille. Celle-ci lui indiqua aussitôt une table dans le fond, occupée par 3 hommes en pleine conversation. Augustin reconnut avec surprise Alphonse Bianqui. Depuis une dizaine d'années, et le lancement de son journal polémiste, le *Messenger du Nord*, Alphonse Bianqui était devenu la pierre angulaire de la contestation ouvrière lilloise. Aussi n'était-il pas rare de le croiser à Wazemmes, le dimanche matin. Mais c'est la première fois qu'Augustin se trouvait aussi près de celui qu'il considérait comme un modèle à suivre, l'alchimie parfaite entre le talent journalistique et la témérité révolutionnaire. Bianchi discutait avec Testelin, autre grande figure du combat lillois, et un troisième homme qu'Augustin ne connaissait pas. Ils paraissaient très agités, et la conversation semblait tourner autour d'un problème de sémantique de la révolution. A l'arrivée à leur table du nouveau venu, les trois hommes se calmèrent soudain et l'accueillirent avec forces embrassades. Augustin sentit monter en lui le désir de se lever et d'aller se présenter à ces hommes, en qualité de journaliste, par exemple. Pourtant, il se sentait ridicule, et tentait de trouver un angle d'attaque plus prestigieux que les pages culturelles de l'*Abeille Lilloise*. Il en était là de ses réflexions quand Danielle se matérialisa devant lui.

« Ben alors, Augustin, tu rêves ? »

Danielle Thiriez était le pendant d'Augustin. Issue comme lui des classes favorisées lilloises, elle avait choisi d'embrasser la carrière peu prestigieuse de caricaturiste. Ses parents lui laissant tout passer, elle avait pu voyager dans toute l'Europe, avant de revenir poser ses valises dans sa ville natale. Contrairement à Augustin, Danielle ne cultivait aucune animosité envers ses origines, et la voir venir s'encanailler dans un bistrot de Wazemmes, habillée comme une riche bourgeoise, était un spectacle qui avait toujours beaucoup plu au jeune homme. Les regards, immanquablement, étaient comme happés par sa personne. Parce que Danielle était avant tout la femme la plus belle qu'Augustin ait jamais croisée. Plus que ses longs cheveux noirs, plus que sa silhouette sensuelle, c'est son regard qui captivaient les hommes. Deux grands yeux vert émeraude, bouillants d'intelligence et de passion... Car si Danielle avait conservé ses habitudes bourgeoises, l'intensité de son regard la plaçait aux côtés des grands romantiques révolutionnaires. C'est pourquoi elle était également respectée à St Sauveur et à Ste Catherine.

« Salut, Danielle ! Je réfléchissais, c'est tout. Tu veux prendre un verre, ou tu veux te mettre en route tout de suite. ? »

« Enfin, Augustin. Je sais bien que tu veux te fondre dans la population wazemmoise, mais moi, je ne vais pas commencer à boire à 10 heures du matin pour faire couleur locale » Vexé, Augustin ramassa son manteau, le jeta sur ses épaules et se dirigea vers la porte en adressant un signe par dessus son épaule à la clientèle. Danielle eut juste le temps de croiser le regard du bel inconnu.